

Menotté

Nous sommes dans les années 70, j'avais à peine 16 ans. J'étais parti seul, en train, depuis la Suisse jusqu'à Madrid. A l'époque, pareil trajet exposait tout voyageur à une ribambelle d'imprévus. Souvent, le voyage se prolongeait au rythme d'annulations et de pannes de trains. Arrivé le soir à Barcelone, le dernier train pour Madrid venait de partir. Il m'a donc fallu passer la nuit dans l'enceinte de la gare, couché sur un banc. La nuit fut pénible, les lattes du lit improvisé s'incrustaient dans mon dos et j'avais froid. Par conséquent je n'arrivais pas à dormir d'un seul trait. De surcroît, j'étais inquiet à l'idée de me faire dérober mon sac à dos et ma guitare. Finalement, vers quatre heures du matin, je sombrai dans un sommeil lourd. Quelle ne fut ma stupeur de me réveiller à l'aube, menotté à mes bagages. Saisi de panique, j'essayai d'arracher la chaîne. En vain, tous mes efforts pour y parvenir s'avérèrent inutiles. Que faire ? Personne alentour, si ce n'est quelques rares voyageurs éparpillés et hagards ! Quand l'un d'eux passait devant moi, je faisais comme si de rien n'était et cachais les menottes avec la main libre. Je ne voulais d'aucune façon avoir l'air d'un délinquant en cavale.

Au moment où j'allais me lever pour chercher le chef de gare, je vis un policier se diriger vers moi. Je me rassis. *Pas de doute, il m'a vu, c'est moi qu'il cherche !* J'étais affolé, je ne bougeai plus. Arrivé devant moi, il fouilla dans sa poche et en sortit un trousseau de clés.

- Bonjour jeune homme, dit-il avec un grand sourire, c'est imprudent de dormir dans une gare avec les bagages, les voleurs rodent partout. Comme je ne voulais pas te réveiller, je t'ai menotté à tes affaires... une si belle guitare !

L'homme m'enleva les menottes, m'offrit un café et me souhaita bon voyage.

Train en fête

Nous sommes encore dans les années 70 ; c'est l'Espagne d'un autre temps. Après l'évènement du menottage, je fais la queue durant deux heures afin d'obtenir un billet pour Madrid. Malheureusement, le train que l'on m'attribue ne part qu'en fin d'après-midi. En attendant, je zone dans le périmètre de la gare. Le temps est long.

Enfin, je suis dans le train, il démarre avec une demie heure de retard. Il est bondé, la chaleur est suffocante. Qui plus est, il s'arrête dans de nombreuses gares. Dans chacune d'elles, de nombreux *botijos*, alignés au pied d'un robinet, nous attendent. Selon une vieille coutume espagnole – malheureusement perdue de nos jours -, les gens qui attendent sur les quais de gare remplissent ces gargoulettes et les tendent aux passagers assoiffés qui, depuis les fenêtres du train, tendent les bras pour les saisir. Chacun à son tour se désaltère en levant la cruche au-dessus de son visage et en dirigeant le filet d'eau droit vers sa bouche. Ragaillardis, nous restituons les *botijos* à nos bienfaiteurs.

Saragosse est derrière nous, il fait nuit. Soudain, en plein milieu de la steppe castillane, le train s'immobilise. Inquiets, nous nous penchons hors des fenêtres ; non, nous ne sommes pas dans une gare. Au loin, on entend des coups de marteau. Nos craintes se confirment, la locomotive est en panne. Les minutes passent, et les heures... Imperturbables, les espagnols ouvrent leurs valises et leurs sacs, déballet leurs chorizos, *bocadillos* et tortillas aux patates, dans une ambiance conviviale. Les compartiments deviennent de véritables étalages de nourriture, tout le monde partage ses victuailles avec tout le monde, et le vin coule à flots, ce qui ne gâche rien à la bonne humeur générale.

Soudain, un andalou repère ma guitare.

- Fais-moi voir ta guitare....

Je lui tends mon instrument, acheté chez un luthier à Madrid. Il se met à le gratter avec virtuosité et nous entraîne dans la magie des rythmes andalous. Son répertoire flamenco nous met en mouvement, les gens se mettent à danser et à chanter. Alertés, les passagers d'autres wagons se joignent à nous, le contrôleur accourt, jette sa veste et commence à faire des claquettes. Tout le monde applaudit. Les chants se succèdent, le guitariste se déplace dans tous les wagons, toujours suivi d'une horde de joyeux fêtards.

Enfin, le train redémarre, roule sous une nuit d'été étoilée, dans un paysage désertique. La fête continue jusqu'à l'arrivée en gare de Madrid, à deux heures du matin. En sortant du train, les chants continuent et se dispersent dans les rues de la capitale. Je récupère ma guitare, elle est criblée de profondes lézardes causées par les ongles du guitariste. Mais peu importe, la nuit fut inoubliable... plus que cela : féérique.

Bouffée d'oxygène

Janvier 2021, au plus fort de la crise sanitaire. Une grande partie du monde se barricade, les médias attisent de façon obscène la peur des gens, les gouvernements prennent des mesures irraisonnées, la censure s'installe. Quant à moi, je peine à respirer dans cette Europe devenue pesante. Concomitamment ma fibre latine se met à pulser et lorgne vers un îlot préservé : le Costa Rica.

Sans hésiter, j'achète mon billet, malgré les injonctions négatives qui fusent de partout : *êtes-vous vraiment sûr de vouloir partir ? êtes-vous conscient de mettre ainsi le monde en danger (sic !) ? votre billet risque d'être annulé à tout moment ! vous agissez de façon égoïste, vous risquez d'être bloqué et de mourir sur place, loin de vos proches...*

Le gouvernement français décide de fermer ses frontières le 30 janvier ; heureusement mon vol est programmé pour le 28 du même mois ; je passe donc entre les gouttes et m'envole pour San José. Atterrissage dans la capitale, tout se passe bien, je respire, pourtant la déprime ne me quitte pas, car le contexte européen et les injonctions négatives ont fini par me saper le moral. Après avoir déposé ma petite valise à l'hôtel Aranjuez, je déambule comme un zombie dans les rues de San José. Tout est nouveau pour moi, ce pays m'est encore inconnu. L'effervescence de la ville me donne du courage. Quel contraste avec nos villes désertes et étouffées par le confinement ! Les bars et terrasses sont animés, les gens rient, se parlent, je redécouvre les foules joyeuses. Une sensation de légèreté et de soulagement s'installe. A ma grande surprise je vois, à l'entrée de chaque pharmacie, un panier contenant des emballages d'ivermectine ! Incroyable, ce médicament courant, efficace contre la Covid19 mais interdit en Europe durant la crise sanitaire (!), est ici en vente libre.

Puis, je me rends au marché couvert. Boutiques de chaussures et d'habits, restaurants, herboristeries, échoppes pour touristes, étalages de fruits et légumes se succèdent dans un labyrinthe populeux. Je fais à peine dix pas qu'une vendeuse s'adresse à moi avec un grand sourire :

- *Qué deseas, mi amor ?* (Que désires-tu, mon amour¹ ?

Instantanément, je fonds. Une vague de joie monte en moi, mes fardeaux se déposent, je m'entends dire : *Ça y est, j'y suis !*

¹ les gens en Amérique latine s'interpellent souvent de cette façon, avec des mots doux).

Réapparition d'un oiseau supposé éteint

Après avoir passé deux jours à San José, au Costa Rica, je me rends à Pocosol, dans le parc naturel de Monteverde, plus précisément dans le *Bosque Eterno de los Niños*. Il s'agit d'un centre d'accueil pour amoureux de la nature et ornithologues, avec possibilité de restauration et de logement. Le lieu, sis dans une forêt de nuage, en moyenne altitude, est splendide. Pour l'histoire, ce territoire n'était jadis qu'un vaste pâturage appartenant à des éleveurs. Néanmoins, une association écologiste réussit à l'acquérir, dans le but de le restituer à la forêt. Aujourd'hui, le lieu peut s'enorgueillir d'une dense forêt secondaire recouvrant les anciennes étendues herbeuses. Mais la défection du tourisme, dû à la pandémie, prive cette réserve naturelle de revenus et de son effervescence habituelle. Dans ce contexte, je suis le seul volontaire et locataire sur place, et aussi le premier depuis le déclenchement de la crise sanitaire. Je loge dans une bâtisse en bois constituée de 30 chambres ; autant dire que j'ai l'embarras du choix. C'est Fabio qui m'encadre, un jeune homme rasta, grand connaisseur de la faune locale.

Le premier jour je m'affaire dans l'aménagement du lieu, j'apprends à soulever avec prudence les planches et les plaques de tôle que les serpents affectionnent pour faire la sieste. Pour le reste, comme les pluies tropicales n'ont cessé de s'abattre quotidiennement, et souvent en continu, Fabio me demande de traduire en français et en allemand les documents du centre. Ainsi donc, je passe mes journées, sur la terrasse protégée par un auvent, à traduire des textes sur ma tablette. Je ne vois pas passer les heures, la vue sur la forêt vierge est splendide, le martellement de la pluie me berce. Régulièrement, des oiseaux s'aventurent sur la terrasse et piaillent comme s'ils voulaient m'arracher à ma concentration. Par ailleurs, les repas pris avec Fabio et les deux gardiens du lieu sont délicieux. De temps en temps, lors d'accalmies, je m'absente pour me balader dans la forêt, en quête de rencontres avec la faune locale.

Une après-midi, lors d'une escapade, un bruissement attire mon attention. A pas feutrés je m'avance vers les buissons. Lentement, je sors le portable de ma pochette et je le dirige vers les fourrées. Dans la pénombre, j'aperçois un oiseau, au sol, une sorte de croisement entre une poule et un corbeau, avec une huppe sur la tête, pas très beau à mon goût, j'hésite même à le photographier. Pourtant, je finis par le bombarder de prises de vue. Imperturbable, l'oiseau continue de picorer des insectes au sol. De mon côté, je retourne au centre et, après hésitation (comme mentionné ci-haut, le volatile me semble quelconque), je montre mes clichés à Fabio. Quelle n'est pas ma surprise de le voir écarquiller les yeux et laisser pendre sa mâchoire, puis de s'exclamer :

- Ce n'est pas possible ! C'est fou, absolument fou ! Lorenzo, tu viens de faire une grande découverte !

Je ne comprends pas, il enchaine :

- C'est le *coucou hormiguero*, ou *correcaminos* ! C'est un oiseau emblématique ! Cela fait plus d'une dizaine d'années qu'on le recherche, on le croyait même disparu à jamais. Beaucoup d'ornithologues tentent sans relâche de le dénicher, dans tout le pays, et toi, comme ça, en te baladant, tu le trouves. C'est dingue !

Sans attendre un seul instant, Fabio saisit son portable et alerte un couple d'amis ornithologues.

- N'ébruie surtout pas la nouvelle, on arrive ! s'exclame Juan Diego, à l'autre bout du fil.

Le lendemain, tôt, le couple débarque avec un matériel sophistiqué et me demande de les guider vers le lieu de ma rencontre insolite. Par chance, l'animal se trouve encore dans le même périmètre que la veille. Pas étonnant, car cet oiseau se tient toujours à proximité d'un chemin de fourmi, où il se nourrit

des insectes fuyant les hyménoptères. L'*hormiguero* est dûment photographié et filmé. Juan Diego et Maria sont heureux, ils ont la primauté sur l'évènement, publient leurs photos sur Facebook et Instagram.

Evidemment, les choses n'en restent pas là ; le lendemain, des dizaines d'ornithologues costaricains débarquent à Pocosol, je les accompagne vers le lieu. L'oiseau y est toujours, et cette fois il est en couple, avec un petit poussin. Les arrivants décident d'appeler le poussin Lorenzo, en mon honneur.

Les jours suivants, l'effervescence va croissant ; des ornithologues venus de l'étranger, des Etats-Unis, du Canada, du Mexique et d'Europe arrivent, en dépit des interdictions de déplacement en vigueur partout dans le monde. On m'interviewe, le centre revit, des touristes costaricains se joignent aux professionnels de la faune. Tout ce beau monde paie son entrée à la réserve. En cinq jours, le centre, qui se débattait dans les affres des chiffres rouges, dû à l'effondrement du tourisme, éponge sa dette. Par ailleurs, la petite agence d'écotourisme de Juan Diego et Maria, qui frôle le dépôt de bilan, bénéficiera d'un regain d'activité dans les jours qui suivront. Et maintenant, la nouvelle de la « résurrection » du *hormiguero* se répand dans tout le pays, et de plus en plus de curieux affluent vers Pocosol, qui d'ailleurs mérite bien son nom : en une semaine, je n'ai vu le soleil qu'une heure par jour en moyenne.

L'*hormiguero* restera encore dix jours dans les parages, puis il s'éclipsera à la recherche d'autres fourmilières. Comme s'ils s'étaient donné le mot, d'autres *hormigueros* apparaîtront ailleurs dans le pays.

Moi qui me demandais parfois encore si mon voyage en pleine crise sanitaire avait été une sage décision, je n'ai plus aucun doute : ce lieu m'attendait. En plus, je commence à me faire des amis dans ce pays : Fabio, Juan Diego et Maria, et ce n'est qu'un début. C'est la naissance d'une rencontre de cœur avec ce pays, et surtout, avec la jungle qui constitue, pour moi, une terre d'âme.

Pris dans une éruption de l'Etna

Nous sommes dans les années 80 ; en tant que prof de géographie je m'inscris à un cours de formation continue dont le sujet est le volcanisme. A la fin de cette formation, il est prévu de consolider les apports théoriques par une approche pratique sur le terrain, dans la région des volcans d'Italie.

Tout se déroule conformément au plan établi : après la visite de Stromboli et de Vulcano, nous accostons en Sicile, au mois d'avril. C'est la dernière étape de notre voyage. Le minibus destiné à nous conduire vers le sommet de l'Etna quitte Catania, où nous avons passé une nuit. La ville, noircie par les humeurs du volcan, répand une inquiétude diffuse. C'est du moins ce que je perçois, de ce fait je suis content de m'en éloigner et de rouler sur les pentes de la montagne. Sur un replat, le bus nous laisse près d'un cratère latéral qui expulse un épais nuage de vapeur. Le panache est magnifique et fait penser à celui – excusez la comparaison – qui s'échappe de la tour de refroidissement d'une centrale nucléaire. Un grillage et une pancarte interdisant l'accès au cratère gisent au sol, piétinés par les hordes de touristes qui se ruent quotidiennement vers le cratère, sous le regard impassible et complice des gendarmes.

Alors que nous piaffons d'impatience d'escalader ce mini volcan, notre formateur préfère nous diriger vers un endroit qui surplombe son cratère. En effet, il n'y a aucun intérêt de se placer en bordure du cratère, car trop de touristes s'y agglutinent. Et puis, depuis la hauteur, nous aurons une meilleure vue sur la cheminée volcanique. A mi-chemin, il nous donne des consignes : en cas d'éruption, ne pas courir ! Plus on fait d'efforts, plus on inhale des gaz toxiques. Et surtout, ne pas dévaler la pente ! Monter en altitude garantit une meilleure sécurité en cas d'activité explosive.

Arrivés sur place, nous sommes saisis par la beauté du spectacle. La vapeur blanche est expulsée avec force et virevolte dans l'air en dessinant un vaste cumulus qui s'épanche en hauteur.

Soudain, la terre se met à trembler. Nous nous regardons, interloqués. Notre formateur comprend, son doigt pointe sur la vapeur : elle noircit, devient âcre, menaçante. En bas, les touristes disparaissent dans l'épaisse fumée. Déjà, des projectiles fusent depuis les entrailles de la terre et sont projetés haut vers le ciel. Notre formateur nous fait signe de monter en altitude, ce à quoi nous nous attelons tous. Tous, sauf un : Flavien. Calmement, il déplie son trépied, y fixe son appareil photo reflex et commence à photographier la scène. Je lui crie de tout lâcher et de déguerpir, lui me sourit et continue, imperturbable ; de toute façon il ne m'entend pas. Pourtant je suis à un mètre de lui ! Mais le grondement du volcan crée des interférences qui coupent le son.

Suivant les consignes de notre formateur, j'escalade la pente couverte de cendres, avec lenteur. Mais les cendres sont glissantes comme les dunes de sable ; à tel point que par moments, j'ai la sensation de descendre plutôt que de monter. C'est épuisant, j'ai peur, le stress m'étouffe, j'essaie de contenir ma panique. Autour de moi j'entends siffler des projectiles chauffés à bloc. Déjà, quelques volutes de fumée noire m'enveloppent.

Soudain, je sens que je suis aspiré vers le bas, inexorablement. Je réalise avec effroi que le terrain est en train de glisser, droit vers la bouche du cratère en furie. Déjà, je m'attends à être englouti par le magma incandescent. Puis, dans un éclair de lâcher prise, j'accepte cette mort. Je me dis que, somme toute, il vaut mieux mourir ici de façon naturelle, que dans un lit d'hôpital ! Mais cette étincelle de sagesse ne durera pas plus de quelques rares secondes. Porté par une rage de survie, je fais ce que je ne devrais surtout pas faire : je grimpe à toute vitesse en griffant les dunes noires, à quatre pattes et en ramant frénétiquement avec bras et membres inférieurs. Les gaz pénètrent dans mes poumons, je le sens, mais je m'en fiche. Ma tête commence à tourner, je crapahute encore et encore, à toute vitesse, et – oh miracle – j'atteins un replat, à l'abri de la fumée. Tout le groupe finit par se retrouver à cet endroit. Nous sommes hébétés, sans voix, puis nous nous effondrons et pleurons. Peu de temps

après, Flavien nous rejoint, arborant une mine rayonnante. Il ne semble nullement marqué par la peur, au contraire, il affiche de la joie, celle d'avoir pu saisir ces instants incroyables sur sa pellicule. Et il a raison, ses clichés noir-blanc seront pour nous d'une valeur inestimable. Une fois calmé, j'enlève ma doudoune. Je constate que les manches ont deux grands trous ourlés de tissu noirci. Ce sont les empreintes de projectiles qui m'ont frôlé sans que je m'en sois rendu compte ! Je l'ai échappé belle : à quelques centimètres près, ces bombes volcaniques auraient pu me tuer.

Finalement, après vingt minutes de tempête, le volcan se calme, la fumée s'éclaircit, la vapeur d'eau prend le relais. Comme on nous l'expliquera plus tard, cet épisode était dû à un dégazage subit. En effet, la fonte des neiges a, de façon continue, durant des jours, fait glisser de la boue vers le cratère jusqu'à l'obstruer. Les gaz, ne pouvant plus s'échapper, se sont accumulés en profondeur et ont fini par engendrer une explosion.

Mais nos péripéties ne s'arrêtent pas là, maintenant c'est le brouillard qui nous surprend, et nous errons durant quelques heures sur les pentes du volcan, sans visibilité. Puis, soudain, nous entendons un bruit de moteur. Ce sont deux jeeps de la croix rouge italienne qui sillonnent la montagne à la recherche de rescapés perdus dans la nature. Ils nous cueillent et nous informent que trois touristes sont décédés et que plusieurs autres ont dû être hospitalisés.

Village peul

Les négociations s'avèrent âpres et difficiles. L'homme portant une élégante tunique bleue ne veut pas céder. Le chauffeur de taxi qui m'a amené ici, dans ce hameau perdu dans la brousse sénégalaise, essaie laborieusement d'obtenir pour moi l'autorisation d'entrer dans le petit village. Mais le chef peul reste inflexible. Il ne veut pas de touriste chez lui.

Le temps s'écoule lentement, on dirait qu'il ralentit sous la chaleur accablante. J'attends patiemment, appuyé contre le taxi, à cent mètres de l'entrée du hameau. Il fait chaud. Je me sens perdu dans cet endroit, si loin de tout.

Je suis arrivé au Sénégal après Noël, en 2010, suite à une rupture qui m'avait plongé dans une profonde dépression. Torturé par des crises de panique et d'angoisse, je ressentais un besoin urgent de m'ancrer dans la matière, de m'enraciner dans un socle fortifiant pour ne pas sombrer dans la folie. Cet amarrage, seul les africains pouvaient me le donner, j'en étais persuadé. Mais d'où me venait cette intuition ? L'Afrique m'était pourtant encore inconnue.

La suite des événements me donna raison : dès mon atterrissage à Dakar, très tard dans la nuit, mes angoisses se volatilisèrent, instantanément, comme par magie. Incroyable !

Le lendemain, je me réveillai ragaillardi à l'hôtel Sokhemon et je décidai de me rendre à La Somone, un petit village de pêcheurs situé à 80 kms au sud de la capitale. Et c'est dans ce village que je rencontrai le chauffeur de taxi, un homme âgé, débordé par les disputes incessantes entre ses trois femmes. Il cherche à les caser chacune dans un logement différent, mais il n'en a pas les moyens. Quand je lui demandai pourquoi il a autant d'épouses, il ne sut quoi me répondre, mais me fit part de son projet d'épouser une quatrième femme, jeune et fertile.

Dans l'une de nos discussions, il proposa de m'emmener visiter un village peul, rien que lui et moi – les peuls sont farouches et refusent d'accueillir des groupes de touristes. Le lendemain, après avoir acheté des cadeaux, nous nous mîmes en route sur une piste qui fend la savane. Le paysage était aride, seul quelques baobabs se hérissaient de part et d'autre vers un ciel d'un bleu profond. Je me sentais déboussolé, mais animé d'un esprit aventurier. Au loin, un hameau émerge enfin de cette vaste savane. C'est notre destination.

Le chef secoue la tête, encore et encore, élève la voix, le chauffeur ne se laisse pas impressionner, il argumente encore et encore, le chef gesticule, le temps passe, il fait très chaud, je me sens mal à l'aise, ce que je ressentais jusque-là être un privilège a maintenant le goût d'une intrusion. Quel naïf je suis ! Au final je ne suis qu'un voyeur qui vient déranger des gens qui tiennent à sauvegarder leur intimité.

Tout d'un coup, j'entends des éclats de rire, les deux protagonistes se font des accolades et se serrent la main. Le chauffeur de taxi se dirige vers moi, rayonnant, m'annonce que je suis le bienvenu dans le village et me prie de m'y rendre seul. Voyant mes hésitations, il me rassure, et, avec un grand sourire, précise :

- Le grand chef te laisse entrer à une condition : tu dois travailler pour les gens du village ; pour cela tu iras puiser de l'eau au puits. Moi je t'attends ici.

Rasséréné, je pénètre dans le hameau. Les huttes sont très espacées et dispersées, il y a des chèvres et des poules qui parcourent le sol poussiéreux. Des enfants m'observent de loin. Désécurisés par ma venue certains disparaissent dans leurs maisonnettes. Puis, des femmes accourent en riant et m'entraînent vers le puits. Elles m'expliquent avec des gestes comment m'y prendre – personne ne parle le français dans ce hameau -, et me voilà en train de puiser de l'eau en leur compagnie. D'autres femmes se joignent à nous – puiser de l'eau est ici un travail de femmes – et s'esclaffent devant ma

maladresse. Je transpire à grosses gouttes. Plusieurs fois je renverse des quantités d'eau au moment de ramener le seau vers moi. Le chef qui, depuis sa hutte, assiste à la scène, s'en amuse aussi. Moi-même je finis par rire de bon cœur, d'autant plus que je me sens à l'aise parmi ces gens. L'idée qu'a eue le chef me semble découler du bon sens : je suis venu pour découvrir leur univers et je donne quelque chose en retour, quelque chose d'immatériel sous forme d'un échange qui crée du lien.

Au bout d'un temps assez prolongé on me libère de la corvée du puits qui, d'ailleurs, se termine dans une allégresse généralisée.

Finalement, le chef vient me chercher. Il est accompagné du chauffeur de taxi qui lui sert d'interprète. Il m'invite à monter sur son petit char tiré par une mule, s'y hisse à son tour et demande au chauffeur de taxi de nous prendre en photo. Ce dernier s'exécute et promet de lui apporter un jour les photos. Sur ce, suivi de quelques hommes qui semblent être ses fils, le chef m'emmène faire un tour du hameau.

Je repars du village plein de gratitude et de respect pour ces villageois dont l'accueil déconcertant m'a fait prendre conscience que voyager n'est en aucun cas rester à la surface ; c'est avant tout partager avec les populations rencontrées le quotidien, les valeurs, les us et coutumes.